

Pascal Quignard

Jérôme Fracastor

Le huit des Ides du mois d'août de l'an 1553, alors qu'il était à table et avant qu'il finît de dîner, Jérôme Fracastor mourut terrassé par une apoplexie.

Non sans énigme : durant l'attaque, comme il était assis sur une chaise, la langue tout à coup embarrassée, agitant faiblement les bras, Jérôme Fracastor faisait signe en direction de sa tête.

C'est à ce secret du « geste ultime, silencieux, mourant » que durant quatre siècles les érudits auront consacré leurs recherches. Je ne recenserai pas les nombreuses interprétations, parfois contradictoires, qui ont été avancées. Suivant les plus anciennes conjectures, il aurait voulu par ces gestes donner à entendre *a)* qu'on lui fît « odorier des fleurs », *b)* qu'on lui administrât tels médicaments, *c)* qu'on lui « suspendît des sangsues au cerveau, remède dont il avoit eu l'occasion d'apprécier le concours dans une affection semblable, sur une religieuse bernardine » etc. Mais les gestes ultimes de qui meurt, tout d'abord ne possèdent d'ultimité que celle que leur confère la mort qui les ensuit. Outre cela, ils sont muets d'un silence avec lequel ni la voix, ni le silence propre à ceux qui parlent ne sont en état de rivaliser. Enfin, ils sont sans énigme, ils sont incompréhensibles. Ils s'échangent brusquement à ce dessaisissement incommensurable qui tout à coup les suspend.

★

Un petit livre anonyme, que Quérard attribue à Philippe Macquer et à Jacques Lacombe, *Syphilis ou le mal venerien, poeme latin de Jerome Fracastor avec Traduction en François, et des Notes*, parut à Paris, chez Jacques-François Quillau, rue Saint-Jacques, en 1753. Ce texte rapporte les faits suivants :

a) « que Jerome Fracastor vint au Monde sans bouche formée, ou du moins que ses levres étoient tellement unies qu'il fallut employer le rasoir pour les séparer. »

b) « Son enfance fut encore remarquable par un accident des plus singuliers. Sa Mere, qui le tenoit entre ses bras, fut écrasée du Tonnerre, sans qu'il en reçût aucune empreinte. »

c) La mort énigmatique, les mains agitées en silence.

Les lèvres des hommes passent à peu près universellement pour

être celles d'une plaie intarissable au centre de leur visage. Je rapprocherai cette bouche close, cette mère foudroyée qui le baptise du nom de la foudre, et enfin cette langue embarrassée et ce signe des mains en direction de la tête au moment de la mort de la passion tenace, solitaire, dont je prétends qu'elle a traversé ses œuvres les plus personnelles. A dessein, j'excepte les dialogues :

- *De sympathia et Antipathia rerum*, liber unus, 1546;
- *De contagionibus morbisque contagiosis et eorum curatione*, libri tres, 1546 (dédié à Alexandre Farnèse);
- *Alcon, sive de cura canum venaticorum*, 1591;
- *Syphilidis, sive morbi Gallici*, libri tres, 1530 (dédié à Pierre Bembo).

Jérôme Fracastor décrit l'élément de l'air comme infiniment contagieux. Il figura ce mouvement à l'image des hâtes communelles où se dessaisissent les gestes et les voix des hommes, mais aussi bien le cours des astres. La « contagion » traversait le cosmos comme lumière, la terre comme air, le monde comme violence. Alors toute région de l'être semblait être vouée à une apparition aussi subite que sa destruction était soudaine, toutes deux les plus fortuites, arbitraires, et bouleversantes, à l'image des grêles, de l'aérolithe aux putréfactions les plus discrètes : corruption d'un banquier, évaporation d'une eau de casserole.

Le rêve de Hieronymus Fracastorius était celui d'une altération généralisée. « Altérabilité » (pour prendre de son latin) à laquelle, au même titre, les épidémies affectant les groupes d'hommes, leurs guerres, les tremblements de la terre, les débordements de la mer, la transitivité de la lumière, la respiration des êtres animés, la parole et la communication des êtres doués de langage, la maladie des corps, le commerce de cité à cité, la transmission ou la communication des sexes, des terres, étaient à l'évidence assujettis. Ce mouvement, qui agrégeait atomes, groupes, sites, corps, qui les désagrégeait en hâte, précipitamment ne fondait puissance de sa propulsion, de sa communication qu'à partir des procès chimique, biologique, social, cosmologique, liant l'agrégat ou l'unanimité à la fonction ancienne, grecque, massilienne, de victime émissaire.

De là l'invention du héros Syphilus. De là la substitution des homocentriques aux épicycles. De là dans *Alcon* le cercle de feu qui permet une sélection des chiots survivants au gré de la terreur panique où est plongée leur mère. De là sa mère elle-même morte, seule, foudroyée. De là la nature de la foudre comme air de l'air (*fulgur quod nihil aliud est quam vapor...*) et sa description vétilleuse, passionnée, exerçant un véritable empire sur l'œuvre, comme sur le monde, comme sur la vie, comme sur le nom de Fracastor. *Omnipotentia et mediatio, Aër pater rerum et originis Auctor.* « Prius de contagiosité pour toute contagion possible. » Matière incessante, dérivant sans finir dans « l'atmosphère grise », par excellence « pulvérulente et triste », entre le soleil et la terre...

Hieronimi Fracastorii Syphilidis. Sive morbi Gallici. 1530. Ad Petrum Bembum. Libri tres.

Le premier livre de la Syphilide décrit l'origine de ce mal nouveau frappant l'espèce, définit sa nature, exhibe le corps qui en est le suppôt, déchiffre la douleur qui affecte ce corps. Le second livre dresse l'inventaire des médications qu'il appelle : il juxtapose diagnostics et drogues. Le troisième, enfin, est mythique et est onomastique. Comme il invente les noms de Syphilus et de syphilis, il a pour objet de les nécessiter sous l'espèce d'une fiction de caractère historique. Nom d'un pâtre qui dans le livre III tentera d'expié pour la langue ce mal auquel tout homme ne s'expose que pour simplement être sujet à respirer de l'air et à le rejeter de nouveau dans les noms qu'il peut dire. C'est un récit de fondation. Mythe dans la langue « créant » un mot nouveau « créant » un objet inédit dans le monde sublunaire.

Le livre III est consacré au développement du mythe. Il raconte le voyage de Christophe Colomb. Raconte qu'au cours de la navigation errante, une nuit, Christophe Colomb invoqua la lune.

*Nox erat et puro fulgebat ab aethere Luna,
Lumina diffundens tremuli per marmora ponti,
Magnanimus cum tanta heros ad munera fati
Delectus, dux errantis per caerulea classis;
Luna, ait, ô pelagi cui regna haec humida parent...*

Qu'une terre apparut : l'île d'Ophyre. Que l'or brillait dans le sable. Que quantité de magnifiques oiseaux rouge-bleu jouaient sur l'or du sable quand l'armée espagnole aussitôt, en disposant ses arquebuses, les décima. Que comme les oiseaux rouge-bleu s'enfuyaient « au plus épais de la forêt » l'un d'eux, « s'étant arrêté sur une cime élevée », a maudit l'armée la vouant à « maladie de honte », à « putréfaction du corps d'amour », excipant de l'Apollon Vengeur pour avoir attenté à la vie des oiseaux consacrés au soleil (oiseaux emblèmes et attributs de l'air). *Nec plura locuta, Horrendum stridens densis sese abdidit umbris...*

Qu'alors des « hommes noirs de la forêt » vinrent au camp. Qu'ils banquetèrent. Qu'au fond des bois ils préparèrent « les sacrifices de l'an en l'honneur du Soleil de violence et de vengeance », au cours desquels les malades sont aspergés, un taureau blanc est immolé, son sang recueilli, et « un Berger placé auprès de la Vic-time » arrosé de ce sang.

A la demande des Espagnols, les hommes noirs relatèrent l'origine de ce sacrifice annuel et solaire : que jadis dans l'île d'Atlas (Atlantia) Syphilus était berger du roi Alcithous. Qu'un jour de « canicule », au solstice d'été, il se révolta contre la « prépotence du soleil » et, dans une imprécation directe, lui dénia violemment tout caractère divin, — dont il investit le roi Alcithous en revanche.

*Viderat haec, qui cuncta videt, qui singula lustrat,
Sol pater, atque animo secum indignatus, iniquos
Intorsit radios, et lumine fulsit acerbo.
Aspectu quo Terra parens, correptaque ponti
Aequora, quo tactus viro subcanduit aër.
Protinus illuvies terris ignota profanis
Exoritur. Primus...*

Que Syphilus fut le premier à être couvert de cette lèpre, premier à être dévoré par ces souffrances. Qu'alors ce mal reçut pour la première fois son nom :

*... et a primo traxit cognomina morbus,
Syphilidemque ab eo labem dixere coloni.*

Que dans la forêt de Carthésis le peuple vint demander conseil et guérison à la nymphe Ammerica. La nymphe l'assura de l'irréversibilité du mal mais de la possibilité d'y remédier en rétablissant les sacrifices annuels en l'honneur du soleil et en respectant le choix d'une victime expiatoire.

Le sort (non pas le cri du peuple) tomba de nouveau sur Syphilus :

*Annua confestim Soli facienda sacerdos
Ulteri nova sacra canit. Deducitur ipse
Sorte data, qui pro cunctis cadat unus ad aram,
Syphilus : et jam farre sacro, vittisque paratis
Purpureo stabat tincturus sanguine cultros :
Tutatrix vetuit Juno, et jam mitis Apollo,
Qui meliorem animam miseri pro morte juvencum
Supponere, feroque solum lavere cruore.
Ergo ejus facti aeternum ut monumenta manerent,
Hunc morem antiqui primum statuere quotannis
Sacrorum, ille tuum testatur Syphile crimen,
Victima vana, sucras deductus pastor ad aras.*

Alors les soldats espagnols se souvinrent de la prédiction des oiseaux rouge-bleu, et ils découvrirent sur leurs corps, et surent y donner nom, leurs « membres infectés ».

★

Je relève en passant une erreur. Le *Bloch-Wartburg* donne à l'article Syphilus (p. 619) un résumé fautif des vers de Jérôme Fracastor. Le *Bloch-Wartburg* omet le double rôle de Syphilus : cause du mal et victime expiatoire. Il disgraphie l'île d'Ophyre en « Ophise », etc. Il méconnaît la scène sémantique violente qui a présidé à la création de ce terme. Enfin, il décrit un double procès de dérivation qui semble discutable.

a) La dérivation Sipylos → Syphilis : « Le mythe est imité de celui de Niobé; Sipylos est chez Ovide, *Met.* VI, 231, le nom du fils aîné de Niobé, qui est né près du mont Sipylos en Lydie. » Siphylus étant une leçon que procurent certains manuscrits, on aurait :

Sipylus → Siphylus → Syphilus. En fait le mythe de Fracastor n'est pas calqué sur celui de la Niobé d'Ovide. S'il suit de près le *Critias* et le *Timée* de Platon, il se fonde sur *Énéide*, XII. Dans Ovide, il renvoie moins à VI, 231 qu'à IV, 265 : le pouvoir mercuriel et le descendant d'Atlas. Enfin il ne justifie pas le lien Syphilus-Eurithous.

b) La dérivation Syphilus → Syphilis serait faite « sur le modèle *Aeneis*, *Thebais* pour désigner le poème de *Syphilus*, comme *Aeneis* est le poème d'Énée, — puis la maladie elle-même ». La dérivation est juste, non la consécution. C'est le nom de la maladie qui est directement tiré de Syphilus : « *a primo traxit cognomina morbus...* »

c) Le *Bloch-Wartburg* omet les étymologies antérieures qui, quelque anecdotiques qu'elles soient, ne sont pas dénuées d'intérêt et, peut-être, d'efficacité. Celle de Swediaur, qui était mal formée, *συσ-φίλια* : *amor porcinus*. Et Rejes, Fallope, Castel, qui dérivait *συν-φίλια* pour marquer la contagion matérielle et inhérente aux parties sexuelles. Ces rationalisations ont dû jouer un rôle dans la fixation *y / i*.

★

Le corps des hommes est habité de lettres. Leur terreur, *vulnus*, *θραῦσμα*, la lèpre même de leur sexe, sont hantés d'une mémoire sans fond. Une maladie honteuse est une poésie virgilienne. Les maux s'élèvent dans le langage. Les vers latins : des capitaux d'inventions et de terrifiants. Quand cela que Fracastor inventa du nom de syphilis n'était encore qu'une terreur sans nom ouvrant le XVI^e siècle et qui disséminait ses appellations d'autant de peuples nouvellement conquis, d'ennemis frontaliers, de groupes détestés — fermant jusqu'à l'accès des léproseries aux vérolés, conduisant le Parlement de Paris à publier l'arrêt de 1497 suivant lequel ils fussent expulsés dans les vingt-quatre heures « sous peine de la hart » et, en 1498, « incontinent... sous peine d'estre jectez en la riviere » — nulle philologie qui puisse anticiper sur cette écoute de terreur, sur cette « obéissance de violence » au sein des langues, sur cette « réticence du pire » qui poussa Jérôme Fracastor (la langue de Jérôme Fracastor) à recourir à un dispositif sacrificiel ancien pour expulser en « *pharmakos* » sous l'espèce d'un nom pseudo mythologique un corps perdu et contagieux, et de la sorte le « reconquérir » par une sorte de prestidigitation lexicale : *victima vana...*

Ainsi j'ai pu tenter de restituer à son chaos de lettres la généalogie d'un mal associé à un nom, mais aussi à une rhétorique possessive exhibant un sexe gangrené pour en faire sur-le-champ une colonie de fiction, par la mémoire jamais naïve, jamais fruste ni innocente, alliant ici, pour le mot de syphilis, les lettres antiques et les terres d'un nouveau continent.

Le langage est géhenne. N'est pas un hôpital. Le pire descend d'un rayon de bibliothèque. Les mots n'habillent pas les choses d'un corps qui soit de gloire. Les livres n'assurent de rédemption et de perpétuité qu'aux ordres des discours qui, digérant les plus grandes menaces, les plus incontrôlables subversions, y puisent à proportion une puissance, une ruse, et une maîtrise d'autant plus implacables. Ceux qui les écrivent meurent des maux qu'ils leur doivent, et qu'ils ont inventés, ou du moins auxquels ils ont donné cours, les ayant réinscrits dans la marge étroite où s'exprime leur pouvoir. Voix, imprécations de sons qui envoûtent les cités et les champs, incantations de monde, esprits jetés, huée d'un sacrifice où les syntaxes détournent peu à peu les mouvements de sang au profit d'un ordre déchaîné et disert, désuet, et qui pue.

Ainsi le secret de Jérôme Fracastor réside-t-il dans ce signe élevé des deux mains en silence. Peut-être crut-il, ce faisant, annuler le monde, et ressentir sa mort. Peut-être pria-t-il, si prier veut dire effacer, dans le langage même, le pouvoir et la teneur du langage. Prier alors, aussi, efface les dieux, les Terrifiants, les Violents. Les humilie sans doute. « Humilier », c'est-à-dire rendre à la terre une terre que le langage eût effacée, eût infestée de mondes. Peut-être voulut-il, plus simplement, guérir un mal qu'il avait, en le nommant, distrait, et quasi fabriqué. Peut-être même crut-il que guérir fût, reprenant à rebours siècle à siècle, livre à livre, loi à loi, toute l'histoire des langues et des mondes, recouvrer le silence. Il calcula peut-être en mourant qu'aucune vie humaine ne possédait le temps pour une telle pensée.

★

« Fracastor avoit une belle Maison de Campagne, sur une Colline située aux pieds du Mont Baldo, de laquelle on découvroit le Lac Benaco, la Ville de Verone, la Riviere d'Adige, et la Mer.

Fracastor composa la Syphilis dans ce lieu de plaisance, où il s'étoit retiré pendant une Peste qui ravageoit Verone. »

★

En novembre 1555, après délibération du Conseil, les principaux citoyens de la ville de Vérone votèrent à l'unanimité une statue de marbre à Jérôme Fracastor sur laquelle furent gravés ces mots : « A l'auteur du divin Poème sur la Syphilis, à celui dont les vers ont éclipsé tous les vers qui ont paru depuis 1 500 ans. »

La statue, qui le représentait des pieds à la tête (cette dernière ceinte du Laurier), fut érigée place dite des Seigneurs sous un arc de pierre et non loin de celles élevées en l'honneur de Catulle et de Pline l'ancien.